

## AU BEAU JEUNE TEMPS



—Et elle était charmante, mon cher. Ah ! j'étais encore jeune alors, je n'avais que soixante-trois ans.

à la hâte quelques fagots de bois sec dont il emplit sa retraite, puis il mit le feu. D'abord, ce fut un crépitement qui gronda sourdement ; bientôt, des flammes parurent sur le toit de chaume et la paille, chauffée par le soleil pendant le jour, fut carbonisée en un instant.

Vers minuit, le vent s'éleva avec fureur ; des colonnes de fumée s'envolèrent vers le ciel, chargées d'étincelles ; les arbres voisins s'allumèrent, et le visage de Jean Faroux, à cette lueur, s'illumina d'une grande joie sombre.

Pendant une minute, il considéra ce sacrifice grandiose qu'il accomplissait, et fier de son œuvre, il embrassa son chien et il monta sur les branches d'un peuplier pour dominer le magnifique spectacle de cette destruction.

Le vent arrivait de plus en plus violent, et le feu, avec la rapidité de l'éclair, se communiquait de faite en faite, de cime en cime. Tel un immense bûcher dressé à la face de la lune. Les branches s'abaissaient comme des bras tordus de désespoir, prenant le ciel à témoin de leurs douleurs ; de vieux chênes centenaires, dont le tronc se consumait lentement, oscillaient avec un craquement sinistre ; les torses des bouleaux, si blancs, devenaient rose sous la mordante caresse des flammes ; les sapins surtout, les sapins enduits de résine, s'allumèrent comme de grands cierges ; d'autres crépitaient comme des colonnes de feu sortant de terre ; des ormes, des sorbiers, des tilleuls, des acacias s'enlaçaient pour mieux mourir.

Une fumée acre et jaune s'éleva vers le ciel et bientôt, sous la voûte sombre, Jean Faroux n'aperçut plus les étoiles. Des corbeaux s'enfuyaient en croassant ; les chouettes, éperdues, s'abîmaient dans le tourbillon, les ailes brûlées. En bas, les animaux poussaient des hurlements aigus, des gémissements plaintifs. Le garde entendit les appels presque humains de son chien, il perçut la lutte des grands cerfs qui se ruaient les uns sur les autres avec des élans désespérés. Le ciel devint jaune, rose pourpré, et voici que, dressé sur la plus haute branche de son arbre, Faroux aperçut, si petits à l'horizon ! les habitants du village qui s'enfuyaient effrayés, et même — du moins le crut-il un moment — la voix du marquis lui arriva, saccadée, farouche ; et puis, cette rapide vision disparut dans le brasillage, dans la plainte, dans la lueur, dans l'agonie de la forêt.

...Maintenant, l'incendie était dans toute sa force. Il s'étendait, il s'étendait ; déjà il attaquait le tronc de son peuplier ; déjà des étincelles roussissaient ses cheveux. Ah ! que cela lui parut

beau et grand, et brave, cette mort de la forêt, incendie fulgurant qui allait consumer le bois des vieux arbres ! Bientôt, oublié du danger, il fut entouré d'une pluie d'étincelles ; une grande envolée d'ailes de feu tourbillonnèrent autour de lui, et comme il se dressait pour regarder encore, la branche cassa et il tomba, les bras tendus dans le gouffre béant, où serpentait des coulures de flammes...

Et l'incendie s'étendait, s'étendait désespérément, et, bientôt, toute la forêt flamba d'un bout à l'autre.

EDMOND PILON.

## COMME IL Y EN A DE TROP

(Pour le SAMEDI)

Scène : Les chars de la rue Notre-Dame, monte Madame Laffairée, avec plusieurs paquets. Elle salue en souriant une amie assise près de la porte.

« Enchantée de vous rencontrer, Madame Larose ; comment allez-vous ? quel temps, on ne peut marcher ; je suis trompée. Voulez-vous m'obliger en tenant ces paquets une seconde ? le temps de prendre mon portemonnaie. Merci beaucoup.

*Au conducteur.* — Cinq cents ? je le sais, les voilà ; ces petites pièces sont ennuyeuses au possible.

*A Madame Larose.* — Je vous disais donc ? Ah ! oui ; tout le monde est bien chez vous ? Ah ! pardon j'oubliais que Bébé à la coqueluche. Comment va-t-il le cher petit ? Il y en a beaucoup dans le voisinage en ce moment. On m'a dit que Jeanne Périvier l'avait ; je viens de rencontrer sa mère chez Carsley. Si vous saviez comme j'ai vu de jolies étoffes d'hiver ? Je suis restée deux mortelles heures à réassortir du drap brun. Vous savez bien ce costume que j'avais l'an dernier ? Oui ? Eh ! bien je me le fais refaire, mais quel ennui ! Ces couturières qui vont en ville sont si exigeantes ; et avec ça qu'elles demandent trois trente sous !

*Au conducteur.* — Arrêtez. Tiens, je me suis trompée nous ne sommes qu'à la rue Saint-Laurent ; je pensais que c'était la rue Saint-Pierre. Conducteur, vous m'arrêterez à cette dernière.

*A Madame Larose.* — Comme ces conducteurs sont stupides, pas vrai ? Je vous disais ? Ah ! oui à propos de costume brun. Vous savez la jupe allait si mal ; alors j'ai pensé l'élargir d'un lé, mais voilà quand j'ai voulu en avoir deux verges... regardez donc ce chapeau, avez-vous jamais vu une femme avec un pareil chapeau ? il n'y en avait plus et... vous descendez ici ? Désolée, au revoir ; rappelez-moi au souvenir de tout le monde. Au revoir ; certainement que j'y penserai ; enchantée de vous avoir rencontrée. Bonjour. Ah ! Madame Larose, saviez-vous que Berthe Lainé est fiancée ? Oui avec Raoul Travers ; beau mariage ! au revoir.

Le conducteur manqua de casser sa corde en sonnait son double coup, et les voyageurs l'entendirent murmurer : « Il y en a de trop de ces bavardes, encore une qui m'a mise en retard. »

## SANS REMEDE

*La fiancée.* — Je suis excessivement jalouse de cette Eva... je la hais.

*Le fiancé.* — Pourquoi ?

*La fiancée.* — Parce qu'elle vous aime plus que moi.

## ON DEMANDE UNE SERVANTE

(Pour le SAMEDI)

Dans un bureau de placement.

*Servante.* — Combien êtes-vous dans la famille ?

*Madame A.* — D'où sortez-vous ?

*Servante.* — Vous dites ?

*Madame A.* — Chez qui avez-vous été en dernier lieu ?

*Servante.* — Chez Madame Perdriel.

*Madame A.* — Où demeure-t-elle ?

*Servante.* — A Saint-Henri. Combien donnez-vous ?

*Madame A.* — Peu importe, où demeure Madame Perdriel à Saint-Henri ?

*Servante.* — J' suis pas ; m' rappelle pas la rue ; son numéro était vingt et un. Combien êtes-vous dans la famille ?

*Madame A.* — Madame Perdriel vous a-t-elle donné un certificat ?

*Servante.* — Oui.

*Madame A.* — Où est-il ?

*Servante.* — Croyez-vous que je le porte toujours sur moi ? Avez-vous quelqu'un pour ouvrir la porte ?

*Madame A.* — Non. Êtes-vous bonne cuisinière ? Savez-vous faire la pâtisserie ?

*Servante.* — Oui. Quelles sorties donnez-vous ? J'ai un frère qui est pompier ; je vais le voir une fois par semaine ; le mardi après-midi. Je n'aide pas la laveuse et je demande douze piastres.

*Madame A.* — Je n'en donne que dix ; vous ne pourrez pas sortir le mardi, et...

*Servante.* — Vous ferez pas.

*Madame A.* — Hein ?

*Servante.* — Je dis que je n'irai pas chez vous.

*Madame A.* — Vous pourriez être plus convenable.

*Servante.* — Je lo suis encore trop pour une dame de dix piastres par mois et pas de sorties !

*Madame A.* — Laissez-moi et dites à la directrice du bureau de m'envoyer une autre personne.

*Servante.* — Dites-le lui vous-même.

*Madame A.* — Vous êtes une impertinente.

*Servante (se tordant de rire).* — Ah ! ah ! hi ! et vous donnez dix piastres, sans sorties ! Hou !

Madame A s'enfuit et alla porter une autre piastre à un autre bureau de placement où elle eut probablement la même scène.

## UN AMBITIEUX



*Voyageur.* — Eh ! l'homme à Lavigne, combien de fois que t'en donnes comme ça par semaine à ton caniche.

*Gardienn.* — Tous les jours.

*Voyageur.* — Bon Dieu de sort, pourquoi ne suis-je pas né roi des animaux.